

## Le marécage

un texte de Linda Vilhjálmsdóttir

Je n'ai pas encore trouvé le mot dans ma langue maternelle qui puisse parfaitement dépeindre l'ombre qui m'a poursuivie depuis ma plus tendre enfance et fut de tout temps ma blessure fondamentale. J'ai employé par exemple angoisse, instabilité, vulnérabilité, manque d'assurance, je suis même allée jusqu'à recourir à l'expression psycho-médicale : *besoin de sécurité hypertrophié* mais aucun de ces termes ne parvient à décrire le sentiment qui parfois fond sur moi tel un vautour mais le plus souvent m'étreint presque en permanence, plus semblable alors à la sensation du roulis du bateau sur la mer, à ce malaise qui naît de ne plus sentir de sol ferme sous ses pieds.

La réalité m'a toujours semblé trop « spongieuse » à mon goût, peut-être est-ce là la meilleure description. Et cela paraît particulièrement approprié si l'on a à l'esprit que mes souvenirs d'enfance sont issus pour la plupart du marécage qui vit naître mon père et où je fus élevée à partir de mes cinq ans, le marécage qui reliait le Nes (La Péninsule) à Reykjavík et qui n'était guère plus qu'un minuscule isthme, une étroite langue de terre à cet endroit appelée Framnes.

Au-delà de Nesvegur (la Rue de la Péninsule) où nous habitons tout en haut dans la maison de notre grand-mère-du-dessous, s'étendait en bas le marécage, sillonné de petits canaux depuis que mon grand-père et autres pionniers avaient tenté de l'assécher. La portion encore herbeuse que nous, enfants, appelions « lande » appartenait à Reykjavík et était cernée de barbelés. Les prés, autant qu'on puisse les appeler ainsi, étaient aussi morcelés à coup de barrières, car les hommes y faisaient encore en ces années de l'élevage. Meyvant sur l'Isthme eut une bergerie et des moutons sur son lopin de terre tout le temps qu'il resta fermier et sur les terres marécageuses de Kolbeinsstaðir on trouvait encore des chevaux presque toute l'année jusqu'en 1960 et plus. Et dans Tjanarmyri (Le Marais du Lac) de l'autre côté de Nesvegur, il y avait des *monsieurs* que nous ne voyions jamais mais appelions Örn et Falk, dotés d'un poulailler et d'une étable durant nos premières années sur le Nes avec, pendant quelque temps chèvres, poules et cheval.

A peu près en même temps que nous nous installions là, la ville se mit à utiliser la zone de lande et la plage situées de son côté comme décharge, estimant que cette aire était à la lisière de la cité, et ne s'attendant pas à ce que des habitations soient construites là, alors même qu'elle se trouvait entre Bráðræðisholt et Skjól. Les camions à ordures vidaient alors les détritiques en tas dans les prés puis la pelleuse et le bulldozer prenaient le relais, les étalant, et les repoussant sur la surface du marécage, jusqu'à l'aplanir. Une fois cette opération achevée, intervenait un camion-benne qui déversait de la terre ou du sable en monticules que l'excavatrice et la pelleuse répandaient sur la zone de détritiques au petit bonheur la chance. On a dû probablement y semer des graines pour faire pousser de l'herbe, ou la recouvrir de carrés de gazon, mais je ne me souviens pas de cette décharge autrement que sous forme d'amas de terre, ou de conglomérats toujours grandissants d'où les déchets saillaient ici et là. C'était évidemment de la plus abjecte saleté selon nos critères d'aujourd'hui et à vrai dire selon quelque critère que ce soit mais a dû être considéré comme un excellent remblais à l'époque. Quand j'ai voyagé ici et là dans les pays arabes à peu près un demi siècle plus tard, j'ai vu parfois de tels amoncellements d'ordures alors que nous circulions à travers ou en dehors des villages de campagne. C'était évident pour des gens pétris de nos habitudes de consommateurs que les autochtones n'avaient pas encore conscience que cette frénésie occidentale de l'emballage qui accompagne le libre marché si prisé ne fait pas bon ménage avec la nature.

Dans cette lande où s'étaient maintenant des lotissements pavillonnaires et villas privées outrageusement chers, nous avons joué entre sœurs durant quelques années et possédions chacune notre propre petit logis. Le mien était pourvu d'un vaste salon où nous nous prélassions dans un

moelleux divan fait de mamelons herbus qui s'enroulait autour d'une toute petite table assortie . Maman acceptait plutôt mal que nous jouions là et quand la décharge a commencé à se rapprocher, elle a demandé à papa de nous fabriquer une petite cabane à l'arrière du poulailler de grand-père. La cabane était la plus jolie des maisons comparée à nos petites chaumières des prés, toute peinte de blanc par nos soins à l'intérieur comme à l'extérieur, l'aménagement consistant en un banc de bois et deux étagères laqués de bleu ciel. Nous y cuisinions de délicieuses soupes au dentifrice que nous servions avec du sel de petite oseille. Et puis nous pouvions faire comme si la fenêtre était une ouverture d'échoppe et jouer à la marchande. Quand nous sommes devenues grandettes, la cabane a été un endroit parfait pour s'y entasser avec les garçons qui nous plaisaient après une partie de ballon prisonnier ou un concours de tirs au but qui se jouaient sur le bout de terrain à l'est du poulailler.

Ceci dit, ce n'était pas comme si nous manquions d'espaces de jeux dans ce paradis des marais qui, durant mon enfance, était situé aux limites de la zone rurale et de la zone urbaine... ni campagne, ni ville.

Nous avions tout et plus, et même si les mères essayaient par tous les moyens de nous garder sous leurs yeux, la plupart abandonnaient rapidement pour finalement nous laisser la bride sur le cou dès que nous avons passé l'âge du harnais de sécurité pour les tout-petits. En plus des canaux d'assèchement, du lac et de la lande, nous profitions des plages des deux côtés, avec toutes leurs merveilles, à la fois celles que nous offrait la nature, celles que nous proposait l'activité humaine, organiques comme inorganiques, certaines de véritables poisons..

Au Nord, s'était amassée une extraordinaire collection de déchets arrachés à la violence de l'océan qui soit s'étaient échoués là, soit s'étaient envolés des agrégats de détritiques, et qui faisaient notre bonheur quand nous découvriions, farfouillant et recherchant quelque « trésor », des morceaux de verre poli qui trouvaient leur place dans notre collection minéralogique à nous, les filles, à condition qu'ils soient suffisamment beaux de couleurs et de formes.

Au sud, près de Skerjafjörður, la conduite d'égout se déployait directement sur la plage au-dessous de de Sæbol sans atteindre la mer sauf à marée haute et on trouvait là essentiellement du papier hygiénique, des étrons et autres immondices au milieu des algues. L'océan était en général plus calme à cet endroit, et la nature bien plus vivace malgré le caca, ou peut-être grâce au caca. Nous nous rendions souvent là pour récolter des coquillages, des conques et autres curiosités comme des oursins et des crabes, une rareté, mais aussi pour jouer dans les flaques au creux des rochers et observer la vie des minuscules poissons, étoiles de mer, et autres petites bestioles qui y frétilaient dans un bain d'algues. Il y avait à côté de la conduite d'égout une cale de halage rouillée et dans le sable au-dessus du petit mur de galets qui avaient été empilés tout en haut de la plage quelques vieux canots à moteur pourrissants couchés sur le flanc au milieu d'entrelacs de filets inutilisables en gros tas livrés à la décomposition. Cette « flotte » appartenait peut-être à Magnús de Sæbol mais il possédait aussi au même endroit un superbe canot à moteur rutilant qu'il ne cessait de retaper et même s'il n'était pas un vrai pêcheur comme les gars des cales de halage de Sörlaskjól et Ægisiða, cela ne l'empêchait pas de lancer son filet à lompes chaque printemps et de partir en mer de temps à autres pour en tirer son poisson.

Les habitats qu'on trouvait dans ce hameau de Framnes de mon temps et jusqu'en 1970 reflétaient assez bien les changements considérables vécus par la nation en à peine cinquante ans, et on pouvait voir se dessiner là l'évolution qu'allait vivre la population dans la foulée. En cet endroit furent construites de splendides maisons en béton comme de vénérables maisons de bois un peu au-delà des années 1920. La plupart de ces demeures comprenaient deux étages, étaient dotées de cave et grenier de belles dimensions comme le domaine familial Grænamýri (Le Marécage Vert) que mes grand-parents paternels bâtirent à cette époque. Ils y emménagèrent en 1925 et à peu près en même temps les habitations des terrains voisins commencèrent à s'agrandir ainsi que dans le

quartier de Lambastaðir.

Puis arriva l'armée, et pendant les premières années de l'Occupation le Nes grouillait de soldats sans parler du déferlement de canons, abris et camps militaires divers et multiples. Il y eut au moins deux cantonnements à Framnes, sans compter tout ce qui allait avec, les baraquements, les hangars, les quartiers administratifs et collectifs que les gens du coin squattèrent dès que l'armée s'en fut. Sur le bord de la plage en dessous de Sæbol il y avait deux bâtiments que des soldats canadiens avaient utilisés comme entrepôt et garage quand papa était encore un gosse. Vingt ans plus tard, l'un de ces bâtiments était devenu une résidence collective où vivaient la plupart du temps deux à trois familles et quelques célibataires.

Une remise qui se trouvait à côté de Kolbeinstaðir fut occupée par l'armée et transformée en bar à soldats mais aussitôt que cette utilisation des lieux prit fin, une famille sans toit s'installa dans cette ancienne étable puis commença à étendre son territoire en y accolant des appendices lorsque d'autres membres du clan décidèrent de quitter la campagne pour affluer en ville. Cette grappe de cabanons guère plus hauts que la taille moyenne d'un homme avait poussé sur Nesvegur où elle prenait une ampleur particulière au bord de la rue pour s'étirer ensuite tel un long ver jusqu'aux terres marécageuses de Kolbeinsstaðir. Puis tout cet ensemble de cahutes prit le nom de Kolbeinstaðir et le majestueux manoir d'origine fut appelé « Grande Butte » après qu'une autre habitation plus petite, nommée « Butte », fut construite de l'autre côté. Des petites annexes similaires furent bricolées et ajoutées aux anciennes dépendances, entrepôts, et remises pour servir ensuite de lieux d'habitat au plus fort de la crise du logement de la ville. Dans les années 50 les entrepreneurs du moment se firent des ateliers pour des travaux semi-artisanaux, des réparations et autres au seuil de leurs maisons car il ne manquait certes pas de baraques de toutes sortes dans ce coin durant mon enfance.

Mon grand-père et son voisin immédiat furent les premiers à créer un type d'élevage innovateur en ce temps-là. Grand-père fit venir des poules d'Italie et des dindes, installa dans la cave de Grænumyri un incubateur, et Ísak mit en place une porcherie à Bjarg. Ils étaient morts tous deux bien avant que je naisse mais le poulailler était resté, et grand-mère le loua comme réserve à bois pour faire rentrer un peu d'argent tout comme le fils d'Ísak et ses gendres firent d'un assez bel ensemble de bâtiments à Bjarg un garage. On y trouvait un atelier d'électricien dans l'un des entrepôts et des ateliers de peinture de carrosserie dans les deux autres. Et à l'arrière du terrain, en plus, l'une des remises fut loué à Dóri qui fabriquait des cartables et rapiécétait les revêtements de sièges de voiture dans une tannerie obscure et sans air où nous quémandions parfois du cuir pour en faire des pièces pour les coudes, ou des troussees pour nos crayons.

On réparait des voitures dans un hangar situé sur les terres de Egilstaði, et il y avait quelque chose encore en rapport avec les voitures autour des baraquements militaires de Sæbol qui s'appelaient Elliði. Et puis Magnús possédait une petite cabane-séchoir et des structures de séchage en plein air sur l'aire aplanie en dessous de Sæbol où il traitait le requin et suspendait lompes et morues pour les faire faisander. Au milieu, près de Sólberg, le vieux Jói courbé sur sa canne fabriquait dans son petit atelier de menuiserie des lits et des berceaux de poupée et même parfois, quand de vieux compères le lui demandaient, des cabanes de bois entières qui étaient ensuite hissées et emmenées sur des pick-ups.

Dans le quartier de Lambastaðir, une famille avait installé un atelier de tricot dans un ancien petit garage et y confectionnait en masse des pulls pour enfants comme on en voit sur toutes les photos de classe qui ont été prises dans la capitale et ses alentours cette époque. Et sur Hæðarendi, à l'angle opposé de trois ou quatre baraques qui furent habitées un peu au-delà du début des années 70, se dressait *L' Ours Blanc* lui-même, la Société avec son usine de congélation et ses vastes magasins pour la morue et le traitement du poisson séché. Les propriétaires de *L'Ours Blanc* avaient aussi loué une grande partie du pré de Melshús et y avaient érigé des structures de séchage

de morue en plein air.

En réalité il ne manquait rien d'autre qu'un débarcadère et peut-être une église pour que Framnes ressemble à n'importe quel village côtier du pays.

L'ambiance générale était tout autre et infiniment plus raffinée dans les secteurs aménagés qui venaient de se construire des deux côtés du marécage. Du côté de la ville, les rues des quartiers de Skjól, Melar et Hagar prenaient forme, et du côté du Nes les quartiers de Brautir et Strandir s'ordonnaient autour des collines de Valhús.

On se mettait à y bâtir des immeubles modernes, des lotissements, des villas, observant des espaces réguliers et soigneusement calculés aussi bien entre les habitations qu'entre les rues. On trouvait là des jardins, des maisons et appartements dont l'apparence n'avait rien à voir avec ce que les enfants du marécage connaissaient. Et les gamins de notre âge qui vivaient dans ces nouveaux quartiers, qui avaient leurs propres chambres, avaient droit aux vêtements les plus smarts et à ce qu'on trouvait de plus chic dans les boutiques paraissaient à nos yeux aussi exotiques que nos cousins et cousines qui vivaient à l'étranger jusqu'à ce que nous commencions l'école.

*Traduction : Dominique Poulain*